

XYZ. La revue de la nouvelle

Perdre le nord au pôle Sud

André Vanasse



Number 95, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2858ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vanasse, A. (2008). Perdre le nord au pôle Sud. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (95), 63–68.

Perdre le nord au pôle Sud

André Vanasse

À Alex

Every move can count. E = Mc2

J'AI À PEINE tourné la tête. Je l'ai regardé une fraction de seconde. Pourquoi ? Peut-être pour garder une dernière image de la vie avant que tout soit broyé, car je n'avais aucun doute là-dessus : j'entrais à folle allure dans ce que je savais être la mort.

Mon auto s'était soudain mise à dérapier et je n'arrivais plus à reprendre le contrôle sur elle alors que je glissais sur la route qui était plutôt un long ruban de glace. Le ciel entier était bouché par des milliers de flocons qui voilaient entièrement le paysage.

Pourquoi avais-je décidé de me risquer sur cette route ? De la pure folie !

J'étais avec mon ami Louis. Il avait traversé l'océan pour venir pêcher le poulamon. C'était sa passion. La mienne aussi. Une sorte de paix glaciale sur un lac balayé par le vent et le sentiment que nous étions protégés dans notre petite cabane posée là sur la glace comme un cocon douillet. C'était un plaisir immense. Celui d'être séparés du monde, d'être au chaud dans le froid de février, tout occupés que nous étions à décrocher de leur hameçon ces petits poissons des chenaux que nous mangerions une fois rentrés à la maison...

Et puis j'ai vu l'auto quitter la route, frapper un obstacle, sans doute le dos rond d'une grosse roche, virer à l'envers pendant que je tentais de rétablir sa trajectoire en m'agrippant au volant avec une telle force que j'aurais pu l'arracher de son axe. Geste ridicule puisque les roues tournaient dans le vide : je filais à l'envers dans les airs. Il y a eu un choc terrible. Et puis, un blanc. Encore plus blanc que la neige qui avait tout couvert autour de moi...

La première sensation que j'ai éprouvée a été celle d'un froid insupportable. Il me semblait que mes cils allaient casser sec et que mes yeux éclateraient comme des billes trop gonflées de glace. Une

douleur inouïe. Et j'avais beau tenter de me rassurer, je savais que ce n'était que le début et alors je me demandais pourquoi, bon Dieu, les choses étaient ainsi faites que je n'avais pas le choix d'avancer, pataud et dégingandé, dans ce paysage sans fin balayé par des vents au froid si intense que personne sur cette terre, sauf ceux qui étaient devant et derrière moi, n'aurait eu l'idée de s'aventurer dans ce désert de glace. Et puis quelle démarche ridicule, nous qui étions faits pour glisser à l'intérieur des eaux de la mer alors que nous nous acharnions à marcher vers un point inaccessible situé loin à l'intérieur des terres de l'Antarctique.

Pourquoi avoir quitté les eaux salées, sinon que nous savions tous que plus loin était notre destin, tracé depuis des millénaires, peut-être même un million d'années, que là était la raison de notre existence même si cette incursion insensée allait tuer beaucoup d'entre nous, des milliers sans doute, si par malheur les femelles rataient l'heure ultime d'une rencontre qui allait sauver notre vie et celle de notre progéniture, car le plus invraisemblable était que nous, les mâles, avancions avec une constante précaution parce que nous transportions, dans des plis de notre peau qui formait une poche située entre nos deux pattes, un œuf plus petit qu'une poire qu'il fallait à tout prix protéger, car en lui couvait la vie, une vie si importante pour nous que nous étions prêts à perdre la nôtre pour la préserver.

Et tout à coup, je découvrais que je n'étais pas maître de mes pas, que j'avais perdu toute individualité puisque j'étais symboliquement lié par un fil invisible à tous ceux de ma race dans laquelle je me fondais. Et c'est cela qui m'étonnait au plus haut point, à savoir que je ne m'appartenais pas réellement, que j'étais mû par une force interne qui avait été déposée là sans que je le sache et qui faisait en sorte que j'avancais comme un automate tant il me semblait que le tracé était connu de moi et de tous les autres manchots empereurs qui avaient choisi d'aller couvrir leur œuf dans un lieu si inaccessible qu'aucun animal vivant n'aurait eu l'idée de s'y aventurer, mais ce n'était pas sans raison, car il fallait préserver de tout prédateur la vie enfouie dans notre poche intérieure. Il nous incom- bait surtout, arrivés au but, de couvrir notre progéniture pendant

plus de soixante jours dans des conditions extrêmes : la température pouvait atteindre parfois -60°C alors que les vents soufflaient par moments à 200 km/h.

Mais nous n'en étions pas là. Pour l'heure, nous avançons par milliers en direction de ce point imaginaire qui était devenu, à vrai dire, obsessionnel. Cette marche, nous l'avions entreprise après avoir rencontré notre partenaire à quelques kilomètres de la mer sur une banquise où nous nous étions réunis par centaines de milliers. Un grand rassemblement où le blanc et le noir, mais aussi l'orangé étaient réverbérés au soleil sur une surface immense. Et là encore, je n'arrivais pas à croire que, parmi une foule innombrable de manchots, j'aie pu retrouver celle avec qui j'avais copulé l'année précédente.

Comment avais-je pu y arriver alors que j'étais fondu dans l'immense colonie qui s'agitait ? Cela me semblait une chose inouïe. S'il est vrai qu'on se trompe lorsqu'on pense que tous les manchots sont semblables, il n'en reste pas moins que nos retrouvailles tenaient presque du miracle. Peut-on imaginer que des milliers et des milliers de manchots se donnent rendez-vous au même endroit ? Qui a doté les individus de ma race de la capacité à refaire le même trajet accompli un an auparavant et à faire en sorte que l'un et l'autre se croisent à nouveau inexorablement, comme si le sol avait gardé précieusement les marques de leurs pas — ou les relents de leur odeur — de sorte que chacun dirige ses pas vers son partenaire pour ainsi dire naturellement en un point connu d'eux seuls ? Et puis, j'ai entendu sa voix. Je l'ai reconnue parmi toutes celles qui s'échinaient à se faire entendre de leur ex-partenaire. C'était elle. Aucun doute là-dessus. Et j'étais heureux de savoir qu'elle aussi était partie à ma recherche et qu'elle me considérait comme un bien précieux. L'amour ? En quelque sorte. Le sentiment en tout cas que nous nous complétions dans cette rencontre sexuelle qui nous liait pour un temps et qui se répéterait peut-être pendant quelques années.

Après l'excitation de la copulation, il y avait eu un grand calme puis la gestation de l'œuf. Et dès que l'œuf pondu avait été déposé à mes pieds, j'avais compris que ma mission commençait. *En fait,*

cet œuf marquait en même temps, ou presque, ma rupture avec celle que j'avais cherchée intensément dans la foule innombrable des êtres de ma race. Nos destins se séparaient à nouveau, et commençait du même coup ma longue procession entravée par un œuf entre mes deux pattes. Après l'excitation, voici que je devais tout quitter pour aller couvrir un œuf. C'était le début d'une longue souffrance. Je le savais, je l'avais vécue. Cela allait durer des jours et des jours.

Et quand nous avons enfin atteint notre but, nous nous sommes réunis en un groupe compact et alors a commencé pour nous tous cette incessante et lente rotation autour d'un point central. Notre mouvement était celui de la spirale. Jour et nuit, nous faisons un petit pas de côté, collés les uns sur les autres, tenant toujours entre nos pattes dans un repli de notre peau protectrice cet œuf précieux que nous couvions et pour lequel nous étions venus ici. Il fallait absolument bouger et rester serrés les uns sur les autres, sans quoi, nous le savions, nous mourrions. Il y avait surtout qu'il fallait quitter le centre pour nous retrouver tôt ou tard à la périphérie. Dès lors, nous servions de rempart contre les vents. Nous fermions les yeux. Pour oublier sans doute. Chaque pas de côté que nous faisons était gagné sur notre délivrance, mais notre souffrance était indescriptible. C'était pourtant le prix à payer pour protéger les autres. Il fallait nous convaincre, pour ne pas succomber au désespoir, que chacun de nos pas allait nous sauver la vie.

Le malheur est que nous nous épuisions à mesure que le temps avançait. Aucune nourriture à nous mettre sous la dent. Et nous savions qu'en plus viendrait le moment où nos petits verraient le jour et que nous serions tenus de les nourrir par régurgitation. Là encore, la nature nous avait pourvus d'un système extraordinaire qui faisait que nous disposions d'un deuxième estomac, une réserve en somme, qui nous permettait de nourrir adéquatement nos nourrissons.

Mais il y avait une limite à nos capacités. C'était déjà un miracle que nous puissions survivre dans ces conditions extrêmes et que nous soyons en mesure de surcroît de nourrir nos petits.

Nous attendions donc nos compagnes qui n'arrivaient pas. Notre instinct nous disait que si elles n'apparaissaient pas d'ici une

journée ou deux, trois tout au plus, c'en serait fait de nous et de nos petits.

Ce moment était arrivé. De fait, j'ai vu soudain autour de moi des compagnons s'effondrer sur place, écrasant du même coup leur petit. Quelques-uns au début, puis un peu plus, puis de plus en plus. Alors, j'ai compris que les femelles avaient raté leur rendez-vous et que c'en était fait de nous. Nous étions tous appelés à mourir. Nous mourrions...

J'ai entendu mon nom. Quelqu'un m'appelait avec beaucoup de chaleur dans la voix. C'était tendre et passablement attirant. J'étais séduit malgré moi. La voix insistait. C'était comme le chant des sirènes auquel Ulysse avait succombé. Et de fait, j'ai cédé moi aussi. J'ai ouvert lentement les yeux pour voir une infirmière, ma foi fort belle, qui me souriait. Et du même coup, j'ai compris que je venais de réintégrer les humains. Au lieu de m'en sentir heureux, c'était plutôt avec colère que je retrouvais les miens. Une rage pour tout dire car, cela était devenu évident pour moi, ce qui guidait les individus de ma race, c'était la poursuite de leur propre jouissance. Pour eux, le moi était roi. Chacun était mû par le principe du plaisir. Tout pour satisfaire ses besoins et ses caprices. Il y avait surtout que la folie énergivore des humains avait engendré un dérèglement de la planète, laquelle était en train de fondre sur place. Et c'était là, dans l'Antarctique, qu'on avait détecté ce trou immense dans la couche d'ozone. Cette béance était la cause de notre rendez-vous manqué avec les femelles manchots. Les banquises dérivaien et, du même coup, nous avaient tous déboussolés. Le point qui était fixé dans nos gènes depuis la nuit des temps n'avait plus de repère. Nous perdions littéralement le nord et par le fait même nous sombrions dans la mort. Et cela se reproduirait encore longtemps, au point que l'es-pèce des manchots risquait d'être anéantie.

J'entendais la voix insistante de ma belle sirène. J'aurais voulu voir à nouveau son sourire. Elle était belle. Elle me donnait un tel goût de vivre que je souhaitais ardemment que, tout à coup, elle me prenne dans ses bras, qu'elle colle ses seins contre ma poitrine comme une mère, comme une sœur, comme une femme, mais je sentais que mes yeux se fermaient à nouveau et je comprenais, non

sans une certaine tristesse, que je ne verrais jamais plus la sirène enchantée.

Elle avait raté sa mission, qui était de me ramener sur terre...



*vous avez
toujours voulu
écrire?*

Stages d'écriture avec
l'auteure Sylvie Massicotte

Info: (450) 247-0489

www.sylviemassicotte.qc.ca

C.P. 47643, Comptoir postal Plateau Mt Royal
Montréal (Québec) H2H 2S8 Canada